

Chercher une fille, une épouse. Sexualités déviantes et parcours de rédemption

Madeleine Jeay

La sexualité déviante et les parcours de rédemption qui en découlent constituent l'articulation narrative de trois textes qui proposent chacun une interprétation du même scénario.¹ Il s'agit de *La Manekine* que Philippe de Rémi a composé dans les années 1230-1240, du *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart terminé en 1316, et de *La Belle Hélène de Constantinople* datant du milieu du XIV^e siècle. Tous trois ont ceci de commun qu'ils développent un ensemble de motifs connus dans le répertoire des contes populaires, en particulier celui qui est intitulé le "conte de la fille à la main coupée" dans l'index d'Arne et Thompson.² Les quatre épisodes du conte tels qu'Arne et Thompson les déterminent—mutilation de l'héroïne, mariage avec le roi, épouse calomniée et heureux dénouement—forment aussi l'ossature des trois oeuvres médiévales. Sous ces quatre moments, il est facile cependant de saisir la structure binaire de tous ces récits, les populaires et les autres, qui en épousent le parcours très proppien de rupture et rétablissement d'équilibre, une première restauration de l'harmonie perdue n'intervenant que pour être à nouveau menacée et permettre aux héros de parachever leur quête.³

Dans tous ces cas par ailleurs, la cause de la crise vient d'un comportement sexuel déviant dont l'héroïne au centre du récit est victime, d'abord directement menacée par les avances incestueuses de son père, avec pour conséquence plus ou moins directe, sa mutilation, puis faussement accusée. Les deux situations conduisent à sa fuite et donc à sa recherche, ce qui dans les trois textes médiévaux conduit à ces parcours de rédemption qui justifient le récit. Je vais moi-même procéder en deux temps pour faciliter l'exposé, m'attachant d'abord aux comportements déviants pour considérer ensuite les solutions apportées par chacun des trois récits. Ce faisant, je

serai amenée à observer de quelle façon ces textes que l'on peut qualifier d'hybrides, assimilent des types de narrativités non romanesques, notamment celles de l'hagiographie, mélange des genres particulièrement évident dans *La Belle Hélène* que l'on peut considérer comme une chanson de geste romancée.⁴ C'est ainsi que l'analyse du traitement de la déviance sexuelle dans les trois textes conduira à une réflexion sur la nécessité de faire interagir les différentes formes discursives d'une période donnée pour dégager de cette mise en parallèle une approche pertinente de sa production littéraire.

La première question qui se pose, étonnante à première vue, est celle de déterminer la part de déviance du comportement et les culpabilités. Que la requête incestueuse du père soit d'emblée reconnue comme coupable ne va pas en effet de soi, pas plus que l'innocence de sa fille. Les trois récits inscrivent au contraire l'hypothèse du partage des responsabilités dès la mise en situation des circonstances ayant conduit à la transgression paternelle, présentant du même coup la femme comme potentiellement fautive.⁵

Les indices qui permettent d'interpréter les choses ainsi sont multipliés dans *La Manekine*. À l'origine du problème, on retrouve un motif classique du conte populaire, celui des conditions que la reine mourante impose à son époux, ici le roi de Hongrie. On peut d'ailleurs lui attribuer une part de la culpabilité puisqu'elle lui demande de ne pas se remarier ou, s'il y est contraint, de choisir une femme dont la ressemblance avec elle soit parfaite.⁶ On devine que l'entourage du roi, fera des pressions pour qu'il se remarie et trouvera de bons arguments, après une recherche infructueuse, pour le convaincre que la seule personne possible est sa fille. Il faut s'arrêter sur ces arguments et sur la façon dont le roi a fini par y céder. Toute la discussion autour du projet consiste à légitimer l'opération, à la rendre légale au nom de la raison d'état pour pallier l'absence d'héritier mâle. Une fois convaincus, les prélats se chargent d'obtenir l'accord du pape en acceptant de prendre sur eux tout le poids de la faute. La réaction du roi se fera en deux temps puisqu'il n'accepte qu'après une première réponse d'indignation. Tout est mis en place pour l'exonérer, du moins en partie, de ce qu'il considère lui-même comme un crime. Voyons maintenant le détail de la scène qui changera sa décision.

Un jour, il alla la [sa fille] trouver dans sa chambre pavée de marbre; la jeune fille était en train de se peigner; elle se retourna et aperçut son père à côté d'elle, elle eut honte et rougit (37).

Voici deux messages clairs—la rougeur de la jeune fille et son occupation, emblématique de la sensualité—qui indiquent au père qu’il n’est plus devant une enfant innocente, mais une femme qui a acquis sa maturité sexuelle: “L’amour s’empara de lui si adroitement qu’il n’y prit pas garde et que, tout simplement il se mit à regarder sa fille avec bien plus de plaisir qu’il ne l’avait jamais fait” (38). Il ne décidera de l’épouser pourtant qu’après le classique débat intérieur entre raison et passion. La jeune fille ne voit d’autre issue que de trancher sa main gauche, atteinte à son intégrité physique qui la rend indigne d’être reine, comme l’explicite le texte, indice d’une flétrissure à expier (Marchello-Nizia 269). La colère du roi la livre au sénéchal avec ordre de la brûler sur un bûcher, mais le sénéchal choisissant le devoir de désobéissance, la soustrait aux flammes et la met sur une embarcation.⁷ Si l’ambiguïté est entretenue au sujet du roi et de sa fille, l’un moins condamnable et l’autre moins innocente qu’on ne le penserait, les coupables sont clairement désignés lorsqu’il s’agit des rôles secondaires. Aux puissants et prélats prêts aux pires concessions, s’opposent un geôlier compatissant, le sénéchal et surtout le peuple qui gardent une claire vue de ce que sont le bien et le mal, illustration de la parole de Matthieu sur la vérité cachée aux sages et aux habiles et révélée aux tout petits (11, 25).

Voyons maintenant comment se détermine la culpabilité dans *Le roman du comte d’Anjou* qui représente une version “réaliste” du scénario.⁸ Le désir du comte pour sa fille s’enflamme au cours d’une partie d’échecs qu’il joue avec elle, motif tout aussi emblématique de la confrontation amoureuse que celui des cheveux peignés peut l’être de la sensualité féminine.⁹ En effet, la scène est violente. Le comte se déclare sans détour, et devant la réaction indignée de sa fille, menace qu’il la forcera. Elle fait semblant de se soumettre, demande que ce soit remis au lendemain et s’enfuit avec sa servante pendant que le comte est à la chasse. Chez Jean Maillart, le message semble sans équivoque et le père clairement coupable. Pourtant la suite des aventures de la fugitive éveille un doute. Réfugiée à Orléans où sa servante et elle exercent un métier, voici qu’à sa seule vue, l’un de deux bergers qui jouaient à la balle veut la posséder. Il la négocie auprès de la suivante puis passe aux menaces, ce qui les pousse à nouveau à la fuite. Même scénario avec le comte de Bourges qui finira par l’épouser. En visite chez le châtelain qui héberge les deux femmes, il aperçoit la jeune fille qu’on tenait pourtant cachée pour ne pas créer d’incident, et déclare à son hôte qu’il la veut tout de suite. Le châtelain plaide de telle façon que le comte accepte le mariage qui se fera sans attendre. A la suite de ces trois épisodes et de la récurrence qu’ils mettent en scène du désir de possession qui s’empare de l’homme à la seule vue de la beauté de l’héroïne, on se demande sur quoi on insiste dans *Le roman du comte d’Anjou*. Est-ce

sur la violence masculine ou sur celle de l'irrésistible pouvoir qu'exerce la femme? Déviance et culpabilité n'y sont-elles pas en quelque sorte partagées?

Dans *La Belle Hélène de Constantinople*, le scénario de l'inceste fait d'emblée appel à une interprétation de type hagiographique. La chanson de geste donne à l'histoire son cadre narratif et herméneutique, celui de l'affrontement victorieux de la Chrétienté contre païens et infidèles dans un entrelacement d'épisodes qui représentent autant d'étapes vers ce triomphe final. C'est donc comme intervention du diable que sera présentée la triple tentative d'inceste du récit. La première vise l'héroïne, Hélène, fille du roi de Constantinople dont la femme est morte en couches. Comme précédemment, si la responsabilité est clairement attribuée au roi qui se laisse surprendre par l' "ennemi," cela ne signifie pas pour autant l'innocence de la victime dont la beauté est nettement identifiée comme la source du mal. Celle de l'enfant suscite chez le père un amour sans doute déjà excessif puisqu'il refuse qu'elle couche ailleurs qu'avec lui, et qui devient de plus en plus obsessif au fur et à mesure qu'elle grandit. Au point que, Hélène ayant atteint avec ses treize ans, la conscience de son corps et de la culpabilité de certains attouchements, il refuse sa requête de ne plus partager son lit et élabore un plan pour faire légaliser son mariage avec elle par le pape. Il en fait une condition de l'aide qu'il lui apportera contre les Sarrasins qui encerclent Rome. Dans l'univers mythico-spirituel de *La Belle Hélène*, il n'est pas question de compromettre le pape dans une opération bassement politique comme dans *La Manekine*. Si le pontife accepte, c'est après en avoir reçu l'instruction directe de Jésus Christ lui garantissant que Dieu ne permettra pas ce crime.

Dans ce cas aussi, la beauté de la jeune fille, déjà cause de la chute d'un père, sera à l'origine de tentatives de viol contre elle. Le message pourtant est plus nuancé que dans *Le Roman du comte d'Anjou* où l'héroïne, du reste jamais nommée, reste le jouet des événements, identifiée au désir qu'elle suscite. Comme *La Manekine*, Hélène se constitue en sujet de son destin dès la première agression contre elle, par la distinction qu'elle fait entre elle-même et ce corps à l'origine de l'incident. Ce qui chez la première passe par le symbolisme et la violence de la mutilation, s'accomplit chez la seconde par le recours à Dieu. Il est dans la logique du récit que le premier agresseur d'Hélène, qui tente de la violer, le commandant du bateau sur lequel elle fuit son père, soit un païen et que la réponse à la prière de la jeune fille soit une tempête providentielle qui amènera la naufragée sur les côtes de l'Angleterre dont le roi l'hébergera et l'épousera.

La deuxième tentative d'inceste de *La Belle Hélène* se situe de façon encore plus explicite dans le cadre de l'entreprise de conversion qui sous-tend le récit. Alors que sa fille, Clariande, est secrètement convertie au christianisme, le roi de Bavière est présenté comme un païen idolâtre poussé par le diable à l'épouser pour donner naissance à une race supérieure et dominer le monde.¹⁰ Cet épisode s'enclasse dans le récit central au moment où le roi de Constantinople, en quête d'Hélène, fait la rencontre de Clariande en fuite. Son intervention aboutit à la conversion du roi de Bavière qui devient ermite. Par les résonnances que ce deuxième épisode d'inceste provoque chez le coupable du premier, il prend place par ailleurs dans le parcours de rédemption qu'accomplit le roi de Constantinople. C'est à ce titre aussi que les deux scènes se font écho. Le troisième épisode d'inceste insiste sur le tabou des relations sexuelles entre un parrain et la mère de l'enfant. Le transgresseur sera littéralement frappé par le feu de Dieu jusqu'à ce que son repentir incite le pape à éteindre miraculeusement les flammes.

Car dans ces variations sur le thème de l'espérance, il ne s'agit pas de condamner le père ou son substitut sans recours, mais d'ouvrir à la possibilité de son pardon. Au père fautif, s'opposent des figures d'image paternelle positive autour de qui vont se jouer rachat et réconciliation: le sénateur qui a hébergé La Manekine à Rome, puis le pape ou, de façon plus explicite encore, les oncles, le pontife romain pour *La Belle Hélène*, l'évêque d'Orléans dans le *Roman du comte d'Anjou*. Cette ouverture, il faut le noter, ne s'adresse qu'au père incestueux. Elle ne touche pas la mère calomnatrice—ou son double, la tante du comte de Bourges—dont les mensonges et les ruses criminelles conduisent à une seconde fuite l'épouse de son fils ou neveu menacée de mort. Cette seconde crise tourne autour du refus par la mère de la mésalliance de son fils avec l'étrangère et par la détermination de ce dernier à se dégager de l'autorité maternelle. Dans ce cas, les limites à poser pour établir la différenciation entre le parent et l'enfant et garantir à ce dernier sa propre identité, ne sont pas physiques, mais psychologiques. A l'instar des pères de nos trois récits, héritiers des pères abusifs du conte qui refusent les prétendants au mariage avec leur fille, ces mères ne songent qu'à supprimer leur bru et l'enfant qui concrétise le nouveau statut de leur fils.¹¹ La solution est ici encore un motif courant des récits traditionnels, une histoire de messages interceptés et manipulés, l'un pour faire croire au mari et nouveau père que sa femme a accouché d'un monstre, l'autre que ce dernier réplique par une sentence de mort contre son épouse et l'enfant.¹² Il est facile de voir comment ce deuxième noeud du récit, qui détermine la deuxième fuite de l'héroïne et sa quête par son mari, est une réplique inversée de l'épisode initial. Au comportement incestueux

du père, correspond la domination psychologique abusive de la mère sur le fils qui, elle, sera sans rémission à l'opposé des ouvertures au pardon du père, proposées par les parcours du récit. Même le comte d'Anjou a le temps de se repentir avant de mourir, dès le début du roman, de la douleur de la perte de sa fille. Par contre, la mère du roi d'Écosse, épouse de La Manekine, est enfermée dans une tour qu'il fait bâtir à cet effet; la tante du comte de Bourges est brûlée vive par décision de justice, de même que la belle-mère d'Hélène, une vraie criminelle qui a assassiné le messager et les rédacteurs des faux messages. Alors que la figure du père se construit sur la convergence possible entre ceux qui ont fauté et ceux qui sont proposés comme modèles, celle de la mère entretient l'opposition entre la femme trompeuse non rachetable et celle dont la vertu mise à l'épreuve finit par triompher.

Les mères et la tante de nos récits présentent toutes trois des images maléfiques de la femme, à opposer au modèle qu'offre l'héroïne dont l'itinéraire est largement informé par ceux des vies de saints dans la mesure où, comme elles, il trace un parcours de purification (Johnson-Cazelles 103). L'inspiration est d'abord celle de la sainteté conférée au martyr, comme l'indiquent les deux épreuves majeures que l'héroïne traverse: la mutilation de sa main ou de son bras et le supplice du bûcher. Elle n'échappe d'ailleurs à ce dernier que pour surmonter d'autres tribulations qui lui permettront d'accomplir sa propre rédemption, et surtout celle des deux hommes, son père et son époux qui, étant en quête d'elle, passent par les étapes qui doivent aboutir à la leur. Le parallélisme de leurs destinées, perte de la femme aimée et série d'épreuves destinées à se rendre digne de la retrouver, indique bien que la figure du père et celle de l'époux tendent à se confondre.¹³ Il suggère par la même occasion que, sans être ouvertement déviante, la conduite du mari est marquée elle aussi par le manque et donc la nécessité du rachat. *Le Roman du comte d'Anjou*, le plus explicite à cet égard, présente, après avoir éliminé le père, un mari au comportement brutal prêt à s'emparer de force de la femme qui lui plaît et qui n'en passe par le mariage qu'après négociation avec le protecteur de celle-ci.

Nous verrons d'ailleurs que dans cette version plus mondaine que les deux autres, la voie de son perfectionnement et celui des autres personnages passe plus par les oeuvres que par la grâce. En premier lieu, et contrairement aux autres, le motif de la mutilation n'apparaît pas.¹⁴ Or, comme dans le récit hagiographique, la mutilation est directement reliée au miracle. Dans *La Manekine*, le motif de la main coupée et miraculeusement rétablie donne son cadre à un roman dont les événements déterminants s'articulent sur la fête majeure de la liturgie chrétienne, Pâques (March-

ello-Nizia 254). Cette main gauche que la jeune fille a tranchée pour échapper au mariage avec son père est tombée dans la rivière qui passe près de la cuisine; on la retrouvera parfaitement conservée dans le ventre d'un esturgeon pêché à Rome après la scène des retrouvailles finales et du pardon par le pape. Le topos de la mutilation volontaire pour échapper à la sexualité se retrouve dans plusieurs vies de saints. Ainsi celle de saint Léon qui coupa sa main parce qu'une dame qui la lui avait baisée, avait excité une violente tentation, main qui lui fut miraculeusement restituée par la Vierge. Ces épisodes des légendes hagiographiques mettent en récit la parole de Matthieu (5, 29-30): "Si ton oeil droit te scandalise, arrache-le et jette-le au loin. Si ta main droite te scandalise, coupe-là et jette-là au loin."¹⁵

Dans *La Belle Hélène*, la mutilation intervient dans la deuxième partie du récit lorsque l'héroïne, ayant donné naissance à deux garçons et accusée à tort, reçoit le faux message de son mari qu'elle doit être brûlée. Le comte de Gloucester, chargé de la sentence et déterminé à ne pas l'exécuter, coupe comme preuve avant de la faire fuir, son bras droit, celui où est l'anneau de mariage. Cependant pour que le simulacre soit parfait, et l'esprit de sacrifice et de martyr porté à son extrême, la nièce du comte acceptera par amour pour elle d'être brûlée à sa place après avoir eu elle aussi le bras droit coupé. Celui d'Hélène sera attaché à l'un des deux jumeaux que l'on nommera Bras et qui deviendra dans la suite du récit le père du futur saint Brice. L'autre garçon, d'abord appelé Lion (c'est-à-dire Leo ou Leon) puis devenu saint Martin, procèdera au miracle final qui restituera l'intégrité physique de sa mère. Ce bras toujours aussi fraîchement conservé acquiert avec l'enfant qui le transporte le statut d'une relique sacrée.

Le deuxième épisode de martyr que doit subir l'héroïne dans ces récits est celui de son passage par la mort à laquelle la condamne le faux message de son époux trompé par sa mère ou sa tante. Sauvée par ceux mêmes qui étaient chargés de l'exécuter, elle entame le périple qui fera d'elle, après une série d'épreuves, la figure rédemptrice qui rachètera le crime du père et l'erreur de l'époux. Ici encore, *Le roman du comte d'Anjou* s'en tient à une leçon d'ordre moral et social, avec une intervention minimale du surnaturel. La seule allusion au miracle, cruciale toutefois, intervient alors que les serfs chargés de jeter dans un puits la mère et l'enfant, émus par le rire de ce dernier, la laissent partir avec promesse de ne plus revenir dans la région. Dans les deux autres textes, la sentence—être livrée au feu du bûcher—porte en elle une dimension symbolique de purification. Comme je l'ai déjà indiqué, le roman de Jean Maillart se distingue en ce qu'il met l'accent sur les oeuvres plutôt que sur la grâce

pour légitimer l'itinéraire de l'héroïne après sa seconde fuite, et celui de son époux. Elle aboutit à Orléans en simple mendicante, dissimulant sa beauté pour obtenir sa part des aumônes distribuées par l'évêque. Son mari, le comte de Bourges, devra lui-même se comporter en pauvre parmi les pauvres, se déguiser en serf, demander l'aumône, coucher à la belle étoile et être humilié par les coups avant d'accéder à sa femme, qu'ils se reconnaissent et qu'ils soient identifiés par l'évêque d'Orléans qui se trouve être l'oncle—et substitut paternel—de la comtesse. C'est une parabole de la valeur sanctificatrice de l'humilité et de la charité qui est racontée dans *Le roman du comte d'Anjou*, qu'on peut mettre en parallèle avec la prédication des ordres mendiants. Pour Alice Planche, cette "omniprésence du pauvre" dans le roman traduit un rapport à son contexte d'écriture qui dépasse le simple effet de réel de pratiques de distribution des aumônes bien observées et rendues dans le détail. Elle témoigne de la situation de crise économique déjà notable en ce début du XIV^e siècle et des aspirations du notaire royal qu'était Jean Maillart pour la moralisation des instances de pouvoir.¹⁶

Dans *La Manekine et La Belle Hélène*, la providence prend en charge la fugitive, avec le motif, bien connu du conte merveilleux, de la nef sans gouvernail à laquelle elle est livrée et qui la mènera où elle doit être menée. Le roman de Philippe de Rémi contraste d'ailleurs avec les deux autres textes en ce que le statut d'héroïne est conféré à La Manekine dès le début, par le sacrifice de sa main. Il lui mérite d'emblée cette grâce qui agira pour la suite du roman, en particulier lors de la scène de reconnaissance. Tous se retrouvent à Rome, à la bénédiction papale de Pâques où le roi de Hongrie fait sa confession publique. C'est l'enfant qui la provoque, qui, en jouant avec l'anneau de mariage de sa mère, attire l'attention du roi d'Ecosse son père. Miraculeuse aussi la découverte de la main coupée dans l'esturgeon pêché pour la table papale, poisson dont le caractère de réceptacle sacré est souligné. L'intertexte hagiographique renvoie à la vie de saint Léon avec la restitution miraculeuse du membre amputé, mais surtout à celle de saint Grégoire dont les faits saillants de la biographie recourent ceux de l'héroïne. Marqué par l'inceste, celui dont il est issu et celui qu'il a lui-même commis avec sa mère, et après avoir été livré à la providence sur un bateau, Grégoire accède à la sainteté à la suite d'une pénitence de dix-sept ans. Celle-ci prend fin lorsque la clé des chaînes avec lesquelles il s'était attaché à son ermitage sera trouvée dans un poisson.¹⁷

Pour Hélène également, la grâce est conférée, en particulier celle d'avoir mis au monde deux garçons dont l'un deviendra saint Martin et l'autre le père de saint Brice.

Les épisodes de leur séparation d'avec leur mère, puis leurs propres parcours pour la retrouver sont aussi informés par le récit hagiographique, ici la légende de saint Eustache (Roussel 322). Mais une grâce octroyée ne suffit pas pour Hélène qui doit en outre la conquérir à travers les étapes d'un cheminement de mise à l'épreuve, conception de l'héroïsme auquel convient particulièrement bien le schéma narratif de la chanson de geste. Pour leur part, le père et l'époux d'Hélène, les rois de Constantinople et d'Angleterre, procèderont à leur propre itinéraire en menant le combat pour la Chrétienté, sachant qu'ils ne la retrouveront que lorsqu'il sera mené à bien.¹⁸ Ses tribulations à elle passeront par toutes les humiliations. Il lui faudra altérer sa beauté pour ne pas susciter la concupiscence, mendier, faire la servante, subir de multiples agressions. Le sens de tous ces malheurs est donné par un épisode qui se laisse aisément déchiffrer puisqu'il s'agit d'une transposition de la légende de saint Alexis, le saint qui après un chaste mariage, partit au loin et mena pendant dix-sept ans une vie de mendiant installé sous le porche d'une église. Il revint ensuite s'établir sans se faire reconnaître sous l'escalier de la maison de son père où il subit, encore pendant dix-sept ans, les injures et les humiliations des serviteurs qui lui distribuaient les restes des repas. Or dix-sept ans est la durée de l'errance d'Hélène au moment où elle se trouve à Tours, vivant de la charité de Martin dont elle ne sait pas qu'il est son fils, et couchant sous un escalier, la tête sur une pierre. Et c'est encore sous un escalier qu'elle s'installe à Rome, ne se nourrissant que des restes de la table papale.¹⁹

Il est évident qu'on ne peut prendre la mesure des enjeux de ces trois textes sans se référer au modèle hagiographique. Tout en étant explicitement exploité dans *La Belle Hélène*, il informe aussi de façon évidente les deux autres textes.²⁰ Cependant il ne suffit pas de rapprocher les deux types de discours. Il faudrait pouvoir déterminer de façon plus précise comment le littéraire s'articule par rapport aux divers "grands récits" qui marquent la période.²¹ Brigitte Cazelles, qui observe que l'hagiographie en français fleurit au XIII^e siècle, est frappée par ce que ce genre doit à la littérature profane tout autant qu'aux traditions orales.²² La relation entre les vies de saints et les récits profanes à visée didactique informés par elles, va au-delà d'une interdépendance entre eux par circulation de motifs, adaptation de pratiques narratives par accumulation d'aventures ou transposition de l'idéal d'héroïsme. De la biographie sainte en latin destinée aux milieux religieux, au roman proprement dit, il existe toute une gamme de récits conçus pour l'édification du public, où l'on passe par degrés de la vie de saint en vernaculaire, à l'"hagiographie romancée,"²³ pour aboutir aux aventures de héros profanes qui, faites pour distraire, veulent aussi avoir valeur d'exemple. La quête d'héroïsme adopte les étapes d'un parcours de sainteté et

vulgarise les thèmes provenant de la prédication tout en les adaptant aux structures narratives et topiques de la littérature profane (Wrisley 583). Rutebeuf est tout à fait exemplaire de cette tendance à offrir à un large public des versions littéraires de vies saintes, les Vies des saints Louis et Théophile et des saintes Elizabeth de Hongrie et Marie l'Égyptienne.

Comme pour sa production, la portée des trois oeuvres que je viens de présenter ne peut être évaluée que si on les situe dans le contexte de l'idéologie religieuse de la période. D'un travail qui reste encore largement à faire, on ne peut ici qu'indiquer des jalons, reconnaître des signes, par exemple la popularité des recueils de *Miracles de la Vierge* ou de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Le modèle de sainteté proposé par l'idéal d'héroïsme illustré par les trois récits, et notamment par la figure de Martin, le fils d'Hélène, présenté comme le champion des faibles, est basé sur l'humilité, la pauvreté et la charité. Sa diffusion est reliée au développement des ordres mendiants, en particulier des franciscains (Vauchez 1987). Leur prédication accompagne et encadre l'émergence d'une piété et de vocations laïques qui se vivent en dehors de la clôture conventuelle.²⁴ Ce n'est pas par hasard qu'Hélène en fuite est présentée comme une "povre beguine" (174): nombreuses en effet sont les femmes qui à partir du XIII^e siècle réalisent leur foi dans une expérience mystique suffisamment intense et reconnue pour avoir fait l'objet de biographies dont le modèle est la Vie de Marie d'Oignies par Jacques de Vitry.²⁵ Plus globalement, nos trois récits se réfèrent à une théologie de l'espérance et de la rédemption reliée à la mise en place de la notion de Purgatoire, étudiée par Jacques Le Goff. Le modèle de conversion auquel renvoient les trois héroïnes féminines de ces récits évoque par ailleurs celui de Madeleine, la figure même qui représente la rédemption et l'espérance, et dont le culte se développe au XIII^e siècle en Provence sous les auspices de saint Louis et de son frère, Charles d'Anjou, comte de Provence, en même temps que se met en place l'Ordre des Pénitentes de Marie-Madeleine pour les prostituées repenties.²⁶ En complément à l'idéal de virginité incarné par la Vierge Marie, inaccessible pour la plupart, Marie-Madeleine offre un modèle pour la femme réelle, pour la pécheresse ordinaire.²⁷

Cela correspond tout à fait à ce que proposent nos trois histoires de rédemption de comportements sexuels déviants: une démarche de conversion qui n'a pas pour objectif de transcender la sexualité, mais de la réguler dans le cadre des normes du mariage chrétien. A cet égard, la portée de leur dimension pédagogique englobe et dépasse la dimension sociale et lignagière de pratiques matrimoniales qui ont à

résoudre la tension entre la tendance à l'endogamie des lignages féodaux et le mariage par choix favorisé par l'Eglise.²⁸ Dans ces récits, la quête d'identité qui se résout lorsque l'héroïne retrouve son intégrité physique et son époux celle des territoires sous sa gouverne, va aussi bien au-delà d'une simple adéquation entre épanouissement personnel et stabilité sociale.²⁹

Un certain nombre de considérations d'ordre heuristique et méthodologique s'imposent après une analyse comme celle que je viens de faire. Elle a pu démontrer, j'espère, l'importance de mettre en perspective plusieurs textes appartenant à une même famille de récits de façon à les éclairer les uns par rapport aux autres. Certaines lignes d'interprétation ne peuvent se dessiner que par la mise en évidence à la fois de trajets ou de motifs narratifs parallèles et des actualisations propres à chaque texte. De plus cette approche prémunit contre le danger de dérive inhérent à toute explication qui s'en tiendrait à l'isolat de chaque pièce considérée en elle-même, tout en évitant le risque de tout confondre dans une sorte de bouillie intertextuelle (Dubost 365). J'espère aussi qu'elle a pu démontrer que la circulation transtextuelle des prescriptions, des thèmes et des topoï doit tenir compte des récits et des discours de la culture qui ne sont pas qualifiés de littéraires, comme dans le cas traité ici, le modèle hagiographique ou les données narratives et imaginaires proposées par le "folklore." Il y a encore beaucoup à faire pour mesurer comment l'ensemble de ces discours a pu informer la littérature, en particulier pour la période de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e. Il me semble que pour ces périodes où la religiosité s'est laïcisée et popularisée sous l'influence de la prédication et du développement du sens du péché sanctionné par la pratique de la confession, on ne puisse faire l'économie d'une approche du littéraire abordé dans son interaction avec les discours de type normatif et idéologique. Pour l'exégète des grands récits mis en place au XIX^e, la logique de ces discours traduit une "démarche cognitive" qui répond aux "grandes espérances militantes" propres à une période où la solution au mal est d'ordre social et politique et se situe dans l'histoire (Angenot 9). Si la notion de militance ne convient évidemment pas à la période qui nous occupe, celle, centrale, de systèmes élaborés pour traiter de cette même question du mal est parfaitement adaptable. Les systèmes discursifs, en ce cas, qu'ils soient orthodoxes ou hérétiques, fondent leur logique sur une espérance de type eschatologique. Le travail de lecture, informée par les problématiques idéologiques de la période, a été fait pour de grands textes comme *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun, la production d'Adam de la Halle ou celle de Rutebeuf, c'est-à-dire pour des oeuvres qui laissent entrer en leur sein les débats de la société—par exemple ceux qui ont opposé l'Université de Paris aux ordres mendi-

ants. Ce que l'exemple des trois récits de la "fille à la main coupée" que je viens d'étudier prouve, c'est qu'il faut l'étendre aussi à un type de narrativité qui semble close sur l'univers de fiction qu'elle crée. La différence avec des textes comme *Le Roman de la Rose* est que les idéologies et les débats y sont transposés, totalement narrativisés, en particulier à travers le recyclage de motifs des récits de la tradition qualifiée de folklorique. Il me paraît important à cet égard de réhabiliter et de lire l'ensemble des romans qui appartiennent à la lignée non arthurienne de récits d'aventure dans cette double perspective. L'usage de cette tradition largement partagée de motifs folkloriques sert à sensibiliser, à la manière de l'*exemplum*, à des valeurs qu'on tente de transmettre à la société dans son ensemble et non plus seulement à une élite cléricale. Il faut, dans cette perspective, pouvoir tenir compte, dans une sorte de coupe transversale, de l'ensemble des discours de la période pour situer les textes par rapport à la production non littéraire et aux idées qui y circulent.

L'exemple du manuscrit Paris Bibliothèque Nationale fr. 146 du *Roman de Fauvel* montre bien comment les intellectuels du temps concevaient cette circulation et cette "interfécondation." Conçu par les notaires de Philippe le Bel, il a sans doute été compilé par Chaillou de Pesstain, l'auteur des développements parodiques ajoutés à la satire sociale allégorisée qu'est le *Fauvel*, qui y présente des extraits du *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart.³⁰ À côté de ces sections narratives, on y trouve des compositions lyriques à dimension politique en latin et en français et la *Chronique métrique* de Geoffroi Paris, le tout dans un déploiement "multimédia" où les illustrations et la notation musicale côtoient le texte.³¹ On a pu montrer comment l'interaction entre les différentes composantes de ce manuscrit hybride mêle les genres, les langues et les modes d'expression en une tapisserie complexe où se côtoient les diverses formes de discours—narratif, satirique, lyrique, politique et historique—pour constituer un tout auquel la figure de la bête fauve, Fauvel, donne son sens. La leçon morale au monarque et à son entourage se dégage de l'interaction entre les pièces, de l'interprétation que chacune reçoit en fonction de son jeu avec les autres (Regalado 467-9).

McMaster University

Notes

1 L'analyse qui va suivre est le deuxième volet d'un triptyque qui porte sur les trois mêmes textes. Le premier est centré sur les ruses autour desquelles se noue le

récit (Jeay 2000); le troisième sur les formes d'héroïsme qui y sont déployées (à paraître).

2 Conte-type T706, Aarne et Thompson, 240-41. Contes aux motifs qui recourent ceux de nos trois textes: T 705-T 713.

3 Sur la circulation des motifs entre versions orales et écrites: Laurent 11-15; Roussel 18, 24, 223; Gnarra xxi-xxiii.

4 Roussel 229.

5 Foehr-Janssens 68; culpabilité dont Roussel (32-33) met en évidence la dimension mystique à travers la figure de la femme-fée.

6 Marchello-Nizia 270; Roussel 156-57. Pour les autres oeuvres basées sur les résistances que le Père-Roi oppose au mariage de sa fille, voir Dubost 368.

7 Ce motif de conte—la désobéissance du serviteur chargé de la sentence—se retrouve dans les deux autres textes : c'est cette ruse centrale au récit étudiée dans Jeay.

8 Mühlethaler (270): l'illusion référentielle comme stratégie argumentative dans ce roman.

9 Sur la dimension érotique du jeu d'échecs, voir Blakeslee, et celle de cette scène en particulier, Foehr-Janssens 65-69.

10 Roussel (154-55) rappelle que l'Antéchrist est parfois présenté à partir du XIII^e siècle comme le fruit d'un inceste père-fille, en écho inversé à la dimension incestueuse de celle du Christ.

11 Un exemple littéraire bien connu de ce scénario est celui du père du lai des *Deux Amants* de Marie de France.

12 On retrouve ces motifs (marâtre ou soeur jalouse, substitution d'animaux aux enfants nouveau-nés de l'héroïne) dans les contes-types appartenant au cycle de la femme bannie (Delarue-Ténèze, II:666-71). Dimension mystique de cet ensemble de motifs: Roussel 188-93.

13 Sur cette identité: Dubost 371; Roussel 179.

14 Tout au moins de façon explicite. La réponse de la fille du comte d'Anjou aux avances encore masquées de son père fait une référence à une blessure à la cuisse dont les implications sont claires: elle aimerait mieux en souffrir plutôt que de tolérer la

souffrance qu'il manifeste ("Je voudroie miex une cuisse / Avoir route, ou grant contraire, / Que gueres le souffrisse a traire," vv. 364-6).

15 Sur ce motif, voir Thompson, T333. Anastasie et Salomé, saintes "aux mains coupées" pour avoir aidé la Vierge à accoucher, voir Laurent 16. On peut relier à ce motif celui des saintes barbues ayant demandé à Dieu de les défigurer pour les libérer de leur beauté.

16 Planche 264-71. Sur la dimension politique d'un roman dont Mühlethaler (266-9) note le caractère d'*exemplum*, ceci dans le contexte d'accusations d'adultère visant les belles-filles du roi, voir Black 130-1, Lalou 130, Bent-Wathey 18.

17 Picherit 298, Johnson-Cazelles 103-4. Sur la tradition de la légende de Saint Eustache, voir Gerould.

18 Roussel (137) y voit la version chrétienne du scénario de quête de la femme-fée.

19 Il est intéressant de noter qu'un des manuscrits de *La Belle Hélène* comprend aussi la version du XVe siècle de la vie de saint Alexis (*Belle Hélène* 30). Sur la symbolique des chiffres, voir Johnson-Cazelles 87: rappelons que la pénitence de saint Grégoire fut aussi de dix-sept ans et que la vie du Christ a duré deux fois ce chiffre.

20 Roussel 231-40, Gnarra xxi, Wrisley 571.

21 Il est sans doute pertinent d'adopter pour la période médiévale ce terme forgé pour rendre compte des discours hégémoniques de représentation collective du monde aux XIXe et XXe siècles, tels que le socialisme, en reprenant à sa définition la notion de "complexes idéologiques chargés de procurer...une herméneutique historique totale" (Angenot 7).

22 Johnson-Cazelles 13, 16; Cazelles 3, 18-19.

23 L'expression est de Cazelles 33.

24 Sur le "revival" religieux des XIIIe et XIVe siècles, accompagné et contrôlé par l'institution ecclésiastique pour faire pièce à la contestation cathare: Vauchez 1987 et 1999, 53-64, 179-88.

25 Vauchez 1999, 175-88. Vie dont son disciple, Thomas de Cantimpré, a rédigé une suite tout en étant responsable des biographies de plusieurs autres des saintes femmes du mouvement des mystiques et béguines belges, celles de Christine de Saint-Trond, de Marguerite d'Ypres et de Lutgard d'Aywières.

26 Voir Saxer 126-31, 195, 212 et Haskins 134-5 pour l'intérêt pris par saint Louis au culte et au pèlerinage de Marie-Madeleine à la Sainte Baume, alors que son frère avait fait transporter ses reliques de Vézelay à Aix-en-Provence; sur l'Ordre des Pénitentes, Saxer 221-4 et Haskins 170.

27 Présidant à son pèlerinage à la Sainte Baume, les Dominicains en firent leur patronne en 1297.

28 Marchello-Nizia 267, Gouttebroze 202-207, Dubost 368.

29 Sur la question de l'identité, en particulier dans la *Belle Hélène*, Régnier-Bohler; sur l'adéquation entre ces deux formes de "remembrement," Wrisley 581.

30 Chaillou de Pesstain serait l'anagramme du notaire royal Geoffroy Engelor, alias Chalop de Persquen, originaire de Perscain, actuellement Persquen, près de Pontivy (Lalou 313-16). Bent-Wathey précisent que le manuscrit daterait de 1317 (16).

31 Les soixante dix-sept images ont été attribuées à Geoffroy de Saint-Léger (Bent-Wathey 5).

Bibliographie

- Aarne, Antti et Stith Thompson. *The Types of the Folktale* (Helsinki: Suomalainen Tiedeakatemia, 1961).
- Angenot, Marc. *Les grands récits militants des XIXe et XXe siècles: religions de l'humanité et sciences de l'histoire* (Paris: L'Harmattan, 2000).
- La Belle Hélène de Constantinople. Chanson de geste du XIVe siècle* Claude Roussel, éd. (Genève: Droz, 1995).
- Bent, Margaret et Andrew Wathey. *Fauvel Studies. Allegory, Chronicle, Music, and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS français 146* (Oxford: Clarendon Press, 1998).
- Black, Nancy. "The Politics of Romance in Jean Maillart's *Roman du comte d'Anjou*" *French Studies* 51 (1997): 129-37.
- Blakeslee, Merrit. "Lo dous joxc sotils: la partie d'échecs amoureuse dans la poésie des troubadours" *Cahiers de civilisation médiévale* 18 (1985): 213-22.
- Cazelles, Brigitte. *The Lady as Saint. A Collection of French Hagiographic Romances of the Thirteenth Century* (Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Press, 1991).

- Delarue, Paul et Marie-Louise Ténèze. *Le conte populaire français* (Paris: Maisonneuve et Larose, 1976-85).
- Dubost, Francis. "D'Amadas et Ydoine à Jehan et Blonde. La démythification du récit initiatique" *Romania* 112 (1991): 361-405.
- Foehr-Janssens, Yasmina. "Quand la manchote se fait brodeuse" *Littérature* 74(1989): 63-75.
- Gerould, G.H. "Forerunners, Congeners and Derivatives of the Eustache Legend" *PMLA* 19 (1904): 335-448.
- Gouttebroze, Jean-Guy. "Structure narrative et structure sociale : notes sur *La Manekine*" *Les relations de parenté dans le monde médiéval* (Aix-en-Provence: CUERMA, 1989), pp. 201-213.
- Gnarra, Irene. *Philippe de Rémi's "La Manekine" Text, Translation, Commentary* (New York: Garland, 1988).
- Haskins, Susan. *Mary Magdalen. Myth and Metaphor* (London: Harper Collins, 1993).
- Jacques de Vitry, *The Life of Marie d'Oignies* trad. Margot H. King (Toronto: Peregrina, 1998).
- Jeay, Madeleine. "Ruser avec la mort: trois lectures médiévales d'une séquence topique" *Écriture de la ruse* éd. Elzbieta Grodek (Amsterdam-Atlanta: Rodopi, 2000), pp. 283-96.
- Johnson, Phyllis et Brigitte Cazelles. *Le vain siècle guerpier. A Literary Approach to Sainthood through Old French Hagiography of the Twelfth Century* (Chapel Hill, UNC: Department of Romance Languages, 1979).
- Lalou, Elizabeth. "La chancellerie royale à la fin du règne de Philippe IV le Bel" *Bent et Wathey*, pp. 307-319.
- Laurent, Donatien. "Préface." Philippe de Rémi, *La Manekine*. pp. 9-21.
- Le Goff, Jacques. *La naissance du purgatoire* (Paris: Gallimard, 1981).
- Maillart, Jehan. *Le roman du comte d'Anjou* éd. Mario Roques (Paris: Champion, 1964).

- Marchello-Nizia, Christiane. "Postface: Entre Oedipe et Carnaval." Philippe de Rémi, *La Manekine*. pp. 251-72.
- Mühlethaler, Jean-Claude. *Fauvel au pouvoir : lire la satire médiévale* (Paris: Champion, 1994).
- Philippe de Rémi. *La Manekine. Roman du XIIIe siècle* trad. Christiane Marchello-Nizia (Paris: Stock, 1980).
- Picherit, Jean-Louis. "La légende de la mutilation du pape Léon et le conte de la jeune fille à la main coupée" *Neuphilologische Mitteilungen* 84 (1983): 297-300.
- Planche, Alice. "Omniprésence, police et auto-censure des pauvres. Le témoignage du *Roman du Comte d'Anjou* (1316)" *Littérature et société au Moyen âge* éd. Danielle Buschinger (Paris: Champion, 1978), pp. 263-84.
- Regalado Freeman, Nancy. "The *Chronique métrique* and the Moral Design of BN fr. 146: Feats of Good and Evil" Bent et Wathey, pp. 467-94.
- Régnier-Bohler, Danièle. "Morphologies du clandestin. Être ou ne pas être: le portrait-masque de l'inceste" *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, éd. Marie-Louise Ollier (Montréal-Paris: Presses de l'Université de Montréal-Vrin, 1988), pp. 141-8.
- Roussel, Claude. *Conter de geste au XIVe siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans la "Belle Hélène de Constantinople"* (Genève: Droz, 1998).
- Saxer, Victor. *Le culte de Marie Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen âge* (Auxerre-Paris: Publications de la Société des Fouilles Archéologiques et des Monuments Historiques de l'Yonne-Librairie Chavreuil, 1959).
- Thomas de Cantimpré. *The Life of the Virgin, Christina the Astonishing* éd. et trad. Margot H. King (Toronto: Peregrina, 1999).
- . *The Life of Lutgard of Aywières* trad. Margot H. King (Toronto: Peregrina, 1991).
- . *The Life of Margaret of Ypres* trad. Margot H. King (Toronto: Peregrina, 1996).
- Thompson, Stith. *Motif-Index of Folk Literature* (Bloomington: Indiana Univ. Press, 1955-58).

Vachez, André. "La sainteté féminine dans le mouvement franciscain" *Les Laïcs au Moyen âge. Pratiques et expériences religieuses* (Paris: Cerf, 1987), pp. 189-209.

———. *Saints, prophètes et visionnaires. Le pouvoir surnaturel au Moyen âge* (Paris: Albin Michel, 1999).

Wrisley, David J. "Violence et spiritualité dans le *Romant de La Manekine*" *La violence dans le monde médiéval* (Aix-en-Provence: CUERMA, 1994), pp. 571-85.